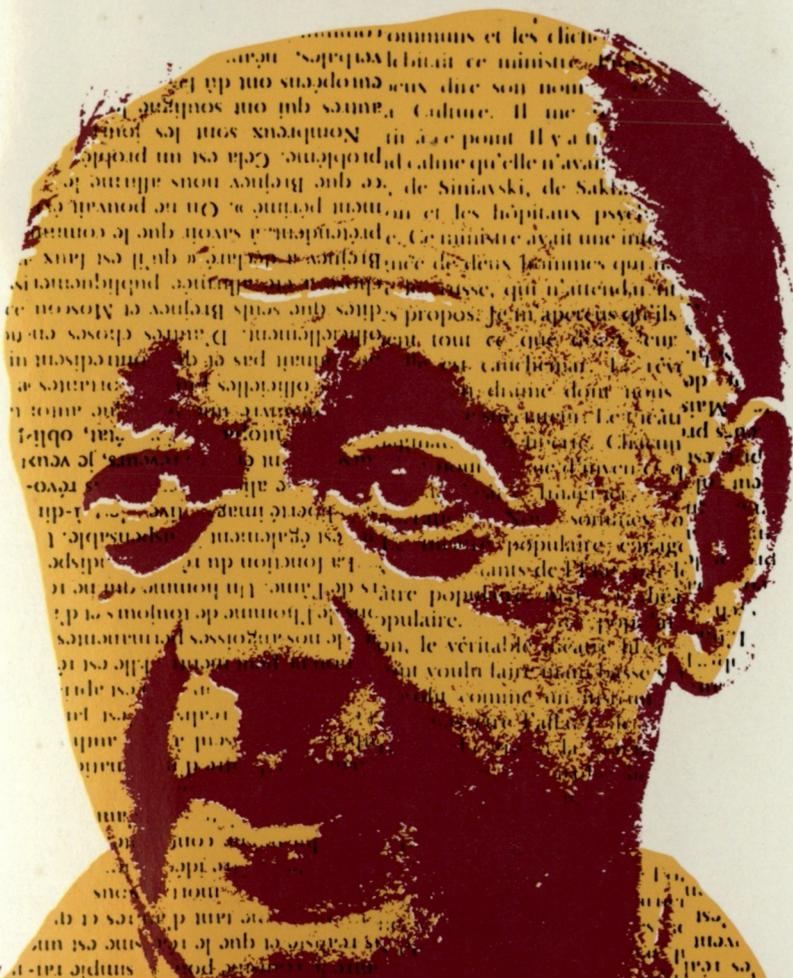


# IONESCO

## Antidotes



Gallimard

Extrait de la publication











## *Introduction*





J'ai réuni dans ce recueil une grande partie des articles écrits depuis 1960 et publiés dans *Le Figaro* ou d'autres périodiques. Ces articles précisent mon point de vue sur des sujets d'actualité, idéologiques et politiques. La mentalité des intellectuels français a beaucoup changé. La métamorphose s'est produite ces deux ou trois dernières années. En 1967 encore, sous peine d'être accusé de fascisme ou de nazisme, on ne pouvait rien objecter aux régimes des pays socialistes. Une amie, lisant un de mes manuscrits, m'avait conseillé instamment de ne pas critiquer Lénine : « vous vous feriez des ennemis. Tout le monde serait contre vous ». En effet, il était très mal vu, aux yeux de l'intelligentsia d'être « anti-communiste primaire ou viscéral ». Depuis 1968, il était permis d'être (à condition de se déclarer gauchiste), anti-communiste soviétique mais il fallait être maoïste. Depuis les livres de Simon Leys, il est permis aussi de ne pas être maoïste. Il faut dire que les intellectuels n'ont fait que se tromper depuis trente ans.

Soljénitsyne et les écrivains russes exilés ont beaucoup aidé au changement. Il est vrai, il y avait toujours eu Raymond Aron et Fejtö, Thierry Maulnier et Revel, puis il y a eu Pierre Daix, Suffert, pas mal d'autres, auparavant Jannine Hersch, pour mettre en évidence l'écart qu'il y avait dans les pays

communistes, l'écart et la contradiction, entre l'idéologie et la réalité; mais il y a eu longtemps, chez les intellectuels occidentaux, un refus irrationnel d'accepter l'évidence. Eux qui se croyaient démystificateurs se complaisaient dans l'auto-mystification. Il y avait déjà eu, il y a plus longtemps encore, de sérieux avertissements : André Gide, André Breton, Panaït Istrati, pour ne citer que ceux-là, avaient attiré l'attention sur les méfaits et crimes des totalitarismes. Charles Maurras, avant la guerre et donc bien avant de s'engager dans la collaboration, avait souligné l'identité qu'il y avait entre le collectivisme nazi et le collectivisme communiste. Tout de suite après la dernière guerre, des gens comme Kravtchenko et Koestler voulurent avertir les Occidentaux que le péril était grand, qu'il menaçait de l'Est. Koestler et Kravtchenko furent insultés, calomniés, considérés traîtres, cependant que les Américains qui nous avaient sauvés du nazisme furent attaqués dans la presse et dans les pièces de Jean-Paul Sartre. J'en ai voulu à Jean-Paul Sartre pendant longtemps d'avoir faussé l'intelligence française. Je me suis rendu compte, il n'y a pas très longtemps, qu'il n'avait pas été un directeur, un maître à penser, mais le simple reflet d'une mentalité générale. Il y avait pourtant eu Camus, David Rousset. On ne les a pas crus : parce qu'ils disaient la vérité. La vérité serait-elle incroyable? Ainsi, il y a quelques années Jules Roy avait écrit un livre critique sur la Chine. Ce livre le compromit. En effet, il ne faut pas déranger le rêve idéologique. Tandis que Sartre était porté aux nues pour sa complaisance vis-à-vis de la propagande idéologique, un homme lucide comme Denis de Rougemont était mis à l'écart. On ne lisait plus Denis de Rougemont qui, avec Jean Grenier, pouvaient être les authentiques maîtres à penser de notre époque. Entre la dure vérité et l'idéologie on a préféré l'idéologie et le mensonge.

Oui, les intellectuels commencent à se réveiller de leur rêve. Je crains qu'il ne soit trop tard. Quinze ou vingt esprits redevenus lucides ne peuvent plus défaire, en un jour, le mal fait en vingt ou trente ans. Le temps qu'un nouvel esprit habite les professeurs de lycées, les instituteurs, les étudiants et les intellectuels moyens, beaucoup d'événements auxquels il sera difficile de remédier auront eu lieu. La mauvaise foi, le mensonge auront pris le pouvoir, d'ici là. A moins d'un miracle. Ce miracle ne peut venir que de l'effondrement toujours possible, improbable mais possible, de la société soviétique.

J'ai la satisfaction amère de ne pas avoir été dupe. Si je publie ce livre, c'est simplement pour que l'on voie, une fois de plus, combien étaient simples les vérités que l'on avait à dire, à quel point les gens pouvaient être aveugles, à quel point l'esprit de tant de gens était embrouillé.

## OSER NE PAS PENSER COMME LES AUTRES

Ne pas penser comme les autres vous met dans une situation bien désagréable. Ne pas penser comme les autres, cela veut dire simplement que l'on pense. Les autres, qui croient penser, adoptent, en fait, sans réfléchir, les slogans qui circulent, ou bien, ils sont la proie de passions dévorantes qu'ils se refusent d'analyser. Pourquoi refusent-ils, ces autres, de démonter les systèmes de clichés, les cristallisations de clichés qui constituent leur philosophie toute faite, comme des vêtements de confection? En premier lieu, évidemment,

parce que les idées reçues servent leurs intérêts ou leurs impulsions, parce que cela donne bonne conscience et justifie leurs agissements. Nous savons tous que l'on peut commettre les crimes les plus abominables au nom d'une cause « noble et généreuse ». Il y a aussi le cas de ceux, nombreux, qui n'ont pas le courage de ne pas avoir « des idées comme tout le monde, ou des réactions communes ». Cela est d'autant plus ennuyeux que c'est, presque toujours, le solitaire qui a raison. C'est une poignée de quelques hommes, méconnus, isolés au départ, qui change la face du monde. La minorité devient la majorité. Lorsque les « quelques-uns » sont devenus les plus nombreux et les plus écoutés, c'est à ce moment-là que la vérité est faussée.

Depuis toujours, j'ai l'habitude de penser contre les autres. Lycéen, puis étudiant, je polémique avec mes professeurs et mes camarades. J'essayais de critiquer, je refusais « les grandes pensées » que l'on voulait me fourrer dans la tête ou l'estomac. Il y a à cela, sans doute, des raisons psychologiques dont je suis conscient. De toute manière, je suis heureux d'être comme je suis. Ainsi donc, je suis vraiment un solitaire parce que je n'accepte pas d'avoir les idées des autres.

Mais, qui sont « les autres »? Suis-je seul? Est-ce qu'il y a des solitaires?

En fait, les autres, ce sont les gens de votre milieu. Ce milieu peut même constituer une minorité qui est, pour vous, tout le monde. Si vous vivez dans cette « minorité », cette « minorité » exerce, sur celui qui ne pense pas comme elle, un dramatique terrorisme intellectuel et sentimental, une oppression à peu près insoutenable. Il m'est arrivé, quelquefois, par fatigue, par angoisse, de désirer et d'essayer de « penser » comme les autres. Finalement, mon tempérament m'a empêché de céder à ce genre de tentation. J'aurais été brisé, finale-

ment, si je ne m'étais aperçu que, en réalité, je n'étais pas seul. Il me suffisait de changer de milieu, voire de pays, pour y trouver des frères, des solitaires qui sentaient et réagissaient comme moi. Souvent, rompant avec le « tout le monde » de mon milieu restreint, j'ai rencontré de très nombreux « solitaires » appartenant à ce qu'on appelle, à juste raison, la majorité silencieuse. Il est très difficile de savoir où se trouve la minorité, où se trouve la majorité, difficile également de savoir si on est en avant ou en arrière. Combien de personnes, des classes sociales les plus différentes, ne se sont-elles pas reconnues en moi ?

Nous ne sommes donc pas seuls. Je dis cela pour encourager les solitaires, c'est-à-dire ceux qui se sentent égarés dans leur milieu. Mais alors, si les solitaires sont nombreux, s'il y a peut-être même une majorité de solitaires, cette majorité a-t-elle toujours raison ? Cette pensée me donne le vertige. Je reste tout de même convaincu que l'on a raison de s'opposer à son milieu.

Mon milieu, contre lequel je me rebiffe, est celui de ceux que l'on appelle intellectuels. J'ai vécu, jadis, dans un pays où les intellectuels étaient d'extrême droite : philosophes, professeurs, écrivains, artistes, des scientifiques aussi, étaient d'extrême droite. Ils entraînaient toute la population derrière eux. Peut-être, la population qui se manifestait dans les manifestations. J'étais, à ce moment-là, à gauche. En ce temps, il est bien évident que la majorité de tous les milieux était d'extrême droite. Tout un peuple était pour la Garde de fer, des foules entières acclamaient le nazisme, en Allemagne. Ce n'était pas tellement cela qui m'inquiétait. Les foules changent avec une promptitude incroyable. Elles ne font même que cela. Une autre chose me paraissait bien plus

grave : par suite de l'avènement des nouvelles théories de la biologie et de la génétique, le racisme était fondé « scientifiquement »; une nouvelle sociologie et une nouvelle économie politique se constituaient, semblaient possibles ou même vraies. La science pouvait justifier, vérifier la politique. Non seulement l'art et la littérature, mais la psychologie, la sociologie, les mathématiques étaient emportés par les forces de l'Histoire. Je fus soulagé quand j'ai pu savoir que d'autres philosophies, qui me convenaient mieux, pouvaient également être justifiées par d'autres démarches, expériences, découvertes scientifiques. Mais si le nazisme avait été vainqueur, nous vivrions aujourd'hui dans un autre monde, confirmé par la science « objective ». Il est tout aussi certain que le marxisme peut ne pas être ou peut être confirmé par d'autres « vérités » scientifiques. Cela dépend de qui a le pouvoir.

Aujourd'hui, je n'ai plus peur. Rien ne peut me faire douter de ce que je crois, de ce que je ressens, de ce que j'ai profondément envie de croire. Je ne crois plus à l'objectivité de la science. Tout n'est qu'interprétation. Je crois même que l'objectivité gît dans le tréfonds de ma subjectivité.

Croyez-moi, vous, mes lecteurs, rassurez-vous, chacun de vous a raison. Ce sont les autres qui ont tort. Toujours. A une condition : ne croyez pas que vous êtes l'autre. Méfiez-vous des affirmations des autres. Remettez tout en question. Soyez vous-même. N'écoutez aucun conseil : sauf celui-ci.

Il y a quelques années, j'étais invité, avec ma femme, à déjeuner, chez l'un des hommes les plus riches de France et d'Europe. Quelques journalistes appartenant à l'intelligentsia parisienne et un romancier étaient également invités. Nous discutâmes politique, bien entendu. Je m'achar-

nais à combattre contre tous ceux qui étaient là certaines thèses gauchistes. J'attaquais surtout la Russie Soviétique : chose courante, aujourd'hui, chez les gauchistes, inconcevable à l'époque. Possible aujourd'hui, dis-je, parce qu'un monstre plus puissant, la Chine a osé attaquer les dirigeants soviétiques. Du coup, les Soviétiques ont perdu, en partie, la face, ils ne jouissent plus de la même estime. Les Chinois les ont défiés, ils n'ont pas écrasé les Chinois. C'est la Chine que l'on ne peut attaquer aujourd'hui sans se compromettre.

Bref, je reviens à cette discussion autour de la table copieusement garnie. Quand le moment du départ arriva, je tremblais encore de colère. Une fois dans la rue, ma femme qui n'avait pas dit un mot pendant le déjeuner, se tourna vers moi : « Te rends-tu compte dans quelle situation ridicule tu étais ? Tu défendais le capitalisme contre les milliardaires. »

J'ai plusieurs amis, ou ex-amis de « gauche ». Je ne peux plus les supporter. En 1940, ils étaient à droite. Militants alors, comme ils militent aujourd'hui, dans l'autre sens. Je leur dis : « C'est en 1940 que vous auriez dû être de gauche, c'est maintenant que vous devriez être de droite. » Évidemment, ils préfèrent marcher avec l'Histoire.

Qui se souvient de cette pauvre M<sup>me</sup> Craven ? Aujourd'hui, des gens très « courageux », risquant le tout pour le tout, imbus d'un grand « idéal patriotique ou révolutionnaire » détournent les avions, prennent des otages, en tuent, comme on le sait, massacrent des enfants, préparent un génocide, font sauter les édifices, et ainsi de suite, pour les besoins de leur « Idéal ». Beaucoup d'entre eux, échappant au danger, retournent dans leur pays ou dans des pays alliés, chargés

d'argent et de gloire. Ce ne sont pas des gens qui sont prêts à sacrifier leur vie. Ils la risquent, comme je le disais, ce qui n'est pas la même chose.

M<sup>me</sup> Craven, elle, n'était soutenue par aucun pays, par aucun service d'espionnage, par aucun parti politique, par aucune puissance la couvrant de sa protection. Au moment de la guerre d'Israël, elle a voulu faire un geste, un acte, pour attirer l'attention du monde, faire réfléchir les hommes sur les crimes et horreurs que certains d'entre eux commettent, en acceptant. Armée d'un petit browning, elle l'a brandi sur l'équipage de l'avion dans lequel elle était montée, demandant qu'on détournât l'avion vers une destination quelconque. L'avion n'avait pas encore décollé. Déguisés en techniciens de l'aéroport, quelques policiers montèrent dans l'avion et, comme seul remède à l'angoisse de cette femme, ils l'abattirent. Elle n'avait pas vraiment l'intention de tirer. Une pauvre femme. Cette fois, les policiers n'ont pas raté la pirate de l'air.

Les héros de la piraterie aérienne, eux, au moins, sont maintenant, glorieux triomphateurs, à l'abri.

Où se trouve le tombeau de M<sup>me</sup> Craven qui, elle, n'a pas risqué sa vie : elle l'a sacrifiée. Pour une démonstration inutile. Où est-elle inhumée, que j'aie à porter une fleur, que je puisse prier sur sa tombe?

### *L'euthanasie, l'avortement entre autres*

Il y a quelque temps, à Paris, des médecins et des biologistes se sont réunis pour discuter de l'euthanasie et demander qu'elle soit légiférée, qu'elle devienne légale. Parmi les savants venus de tous les pays, il y avait deux Prix Nobel, Monod et Jacob. Ils prétendaient, sans humour noir, que les



malades avaient le droit de mourir de leur propre mort et que les médecins devaient les aider dans la réalisation de ce but. Étaient considérés voués à l'euthanasie tous ceux qui ne pouvaient plus profiter « des acquisitions sociales et morales de l'humanité ». Qu'est-ce que cela veut dire? Et qui est juge? Il était question aussi, bien entendu, de l'avortement. Rares ont été les médecins qui s'opposèrent à l'euthanasie active et à l'avortement. Parmi eux, le professeur français Lejeune. L'intervention de celui-ci fut très mal accueillie par les savants. En fait, la plupart des médecins et des savants étaient tout à fait hypocrites. Car, en réalité, l'euthanasie se pratique sur une grande échelle, dans les hôpitaux où sont soignés les malades pauvres. Il y a moins d'euthanasie dans les cliniques où les malades riches rapportent de l'argent. De toute façon, les médecins ne veulent plus être ennuyés par la loi. Ils veulent disposer de la vie des gens. Tout le monde veut disposer de la vie de tout le monde. Un médecin anglais écrivait récemment dans un journal de Londres pour demander que l'on ne déclare plus les enfants dès leur naissance mais quelques jours après, seulement. Ceci, pour le cas où naîtrait un enfant handicapé dont on pourrait décider s'il mérite de vivre ou non. Il y a quelques années, il y a eu, en Belgique, un grand procès : une femme, ayant mis au monde un enfant infirme, était, bien naturellement, accusée de meurtre. La femme fut acquittée. Je connais un peintre mongolien, Meb, peintre figuratif et non figuratif qui, lui, justement, apporte à la culture une expression nouvelle, une vision du monde, folle et sensée, dont les normaux justement peuvent profiter. A partir de quel moment peut-on affirmer que quelqu'un est incapable de profiter de la culture, à quel moment peut-on dire qu'il ne peut pas faire profiter les autres de la singularité de sa vision du monde? Un professeur, handicapé, enseigne dans une Université allemande. Il a une maladie congénitale

des os, qui s'effritent, ne peuvent se développer, si bien que cet homme a une tête au-dessus d'un corps pas plus développé que celui d'un enfant de trois ans. Mais il enseigne Proust et il profite de Proust, lui-même. Né pendant le nazisme, sa mère l'a caché parce que les médecins, généticiens, biologistes hitlériens, les sociologues non plus, n'acceptaient pas qu'il vive. Toute vie doit être sauvée, toute vie est source de souffrance, mais aussi de joie et de contemplation. Mais tout cela, euthanasie exercée sur des vieillards, sur des infirmes ou des handicapés, l'avortement, tout cela fait partie d'un ensemble : mépris de la vie, mépris de l'esprit, mépris de l'homme, mépris de la métaphysique, mépris de la vie personnelle, la société avant tout, la santé de la nation, de la race, tout cela nous rappelle le monde hitlérien, tout cela fait partie de la « morale » totalitariste.

Récemment, un médecin a décidé de cesser dans son service hospitalier toute thérapeutique sur des vieillards ayant des maladies chroniques. Plus de médicament, plus de nourriture, seulement de l'eau à boire. Comment faire comprendre à des imbéciles comme lui que toute vie est unique et que chaque âme compte. Cela est arrivé dans un grand hôpital suisse, de Zurich. Le pays de la Croix-Rouge. Il va y avoir un procès, car le médecin a tout de même été arrêté. Nombreux seront les médecins politisés, les criminalistes, les avocats à la page qui le défendront. Mais que se passera-t-il quand les médecins seront soumis à l'euthanasie? Pour une fois, je serais d'avis de pratiquer l'euthanasie sur les euthanasistes.

Hélas, l'humanisme s'en va en morceaux.

« Journal d'un citoyen malgré lui », *Il Giornale*.

Janvier 1975.

I

*De Prague à Londres, la honte*





# IONESCO

## Antidotes

*Antidotes* est un recueil d'articles, de polémiques et de pamphlets que l'auteur a choisis parmi les différents articles écrits au cours de ces douze dernières années dans différents quotidiens et périodiques. L'auteur se sentait bien isolé, il y a quelques années encore, il y a même encore deux ou trois ans, parmi les "intellectuels" groupés sous les étendards du gauchisme. En fait, l'auteur de ce livre n'est ni à droite ni à gauche. Cette alternative doit être dépassée. L'auteur se sent beaucoup moins seul aujourd'hui dans son esprit de dissidence. De jeunes penseurs ont pris des positions qui confirment l'attitude d'Eugène Ionesco, avec des arguments nouveaux, philosophiques et plus techniques. La politique étant, bien entendu, l'art d'organiser des rapports sociaux tels que les hommes puissent vivre en s'entre-déchirant le moins possible, elle ne doit pas être l'organisation pour l'organisation. Son rôle étant d'assurer le fonctionnement des institutions et des différents contrats sociaux, dont la finalité serait justement le dépérissement du politique au sens où nous l'entendons actuellement, elle doit aboutir à son propre dépassement et garantir les conditions nécessaires à toutes les formes de la connaissance et de la création, car la culture, loin d'être un épiphénomène, constitue l'expression de toute vie humaine. La politique ne saurait être en aucun cas un but, elle est un moyen. Moyen à l'emprise parfois excessive contre laquelle s'élève également l'auteur de ce livre.